

MILANNGES REMPLISSÉS

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Vendredi, 18 Mai 1849.

No. 71

LETRE

DU RÉVÉREND PÈRE TACHÉ,

MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

A SA MÈRE.

Ilé à la Crose, 5 janvier 1848.

MA CHÈRE MÈRE.

Conformément à la promesse que je vous ai faite, je vais entreprendre aujourd'hui de vous tracer un itinéraire de mon dernier voyage; je vous en ai déjà écrit quelque chose, mais afin d'y mettre plus de suite, je ne ferai pas attention à ces détails.

C'est au huit juillet qu'était fixé notre départ; ce jour arrivé, nous fîmes nos adieux aux personnes avec lesquelles nous vivions, et après avoir reçu la bénédiction de notre vénérable Prêlat, nous nous mîmes en route. J'éprouvai une peine bien sensible, en quittant la Rivière Rouge. Les grâces signifiées que j'y ai reçues de Dieu, la bonté des personnes avec lesquelles j'ai eu des rapports, la vue du voile de douleur qui commençait à se déployer sur cette petite, mais intéressante colonie; toutes ces raisons m'attachaient à cette place et contribuaient à rendre mon départ pénible. Mais je parlais pour une noble cause, pour une cause qui avait déjà exigé de moi des sacrifices plus grands et je me résignai volontiers. Nous nous rendîmes à cheval au fort de Pierre. M. Laffèche et moi nous y fûmes reçus par le gouverneur Sir Georges Simpson, qui nous traita avec toutes les politesses d'usage et nous remit des lettres de recommandation pour les bourgeois dont les services pouvaient nous être utiles. Le soir nous montâmes à bord; notre petite flottille se composait de deux beaux petits bâtiments. Nous étions les passagers de l'un; sur l'autre se trouvaient un commis de la compagnie et un jeune Monsieur du Haut-Canada qui voyageait comme artiste dans ces contrées.

Nous ne fîmes que quitter le port pour nous aller ancrer un peu plus bas. Comme la chaleur était excessive, nous ne crûmes pas indigne de nous de marcher sur les traces du grand apôtre des Indes et nous couchâmes si non sur les corbeilles, du moins sur les voiles de notre vaisseau. Les mariniers avides de jouir des agréments de notre société, se ligèrent pour nous empêcher de nous livrer au sommeil; puis une pluie abondante, qui survint tout-à-coup, nous força d'entrer dans notre cabine; malheureusement nos chers cousins s'en étaient constitués les propriétaires et jaloux de leurs droits, ils n'eurent point pour leurs hôtes le moindre égard. Il me fut absolument impossible de clore l'œil de toute la nuit. Le lendemain, nous fîmes quelques lieues et nous nous arrimâmes devant Swanby Village. Ce village est peuplé de sauvages *Machkegons* (*Machkegok* dans les marais; cette tribu de Sauvages porte ce nom, parce que le pays qu'elle habite est très-marécageux).—Le 10 au matin, nous nous embarquâmes pour aller mouiller à l'embouchure de la Rivière Rouge. Le vent contraire et le calme nous retinrent, quatre jours, au même endroit. Le 12 était un dimanche; il faisait un temps magnifique. L'éclat du soleil était affaibli par ces légers nuages qui sont souvent dans l'atmosphère pendant les chaleurs d'été, et qui répandaient une teinte de douce tristesse qui me plut singulièrement. Le souvenir du Canada et de St. Boniface se présentait fort fermement à ma pensée; j'étais presque triste. Il est pénible de voir le jour du Seigneur et de ne pouvoir rien faire à sa gloire; nous ne pouvions célébrer les saints mystères et cette privation m'était sensible. Le 14, le vent était favorable, je fus éveillé par les mouvements de notre équipage; les quatre hommes dont il se composait, parlaient, criaient et agissaient de leur mieux pour profiter de la brise. Un moment après, nous entrâmes à pleines voiles dans le lac Winipik. C'est un des plus grands de l'Amérique, il a cent lieues de long et quarante dans sa plus grande largeur. Ses eaux, surtout dans la partie méridionale, sont, (comme l'indique son nom) sales et même peu agréables au goût. Ce sont les eaux de la Rivière Rouge qui paient tribut dignes d'elles. La profondeur commune est de dix ou onze brasses. Il y a dans le lac Winipik plusieurs îles qui m'ont paru très bien boisées et qui seront, dans la suite, pour la colonie une ressource dont elle sent déjà le besoin. Nous voyageâmes heureusement toute la journée, de la nuit et le lendemain jusqu'à midi. Mais notre *amiral* appréhendait de n'être pas rendu au bord du lac avant la nuit, et ne voulant pas se décider à en effectuer la sortie, pendant les ténèbres, ordonna de mouiller dans les îles Georges. Là, j'éprouvai ce que c'est que le ballonnement d'un vaisseau en mer, il me fallut rendre mes hommages à la maladie des marins. Le 18, le vent était encore favorable, nous reprîmes notre route et nous franchîmes les vingt lieues qui nous restaient. Dans tout cet espace, il n'y a pas d'îles, et là seulement on perd complètement de vue l'atterrage. Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes l'extrémité du lac. Je compris alors pourquoi nos matelots redoutaient si fort cet endroit. Le lac Winipik se termine par une baie profonde remplie de rochers à fleur d'eau. Il faut toutes les précautions du monde et une grande connaissance des lieux, pour passer sans accident, au milieu de ces mille écueils. Nous le fîmes heureusement, le vent soufflait à peine et nous fûmes forcés de nous arrêter par de là le Déroit qui joint le lac Winipik au petit *Green Bay Lake*. Ce déroit est là sur la décharge du grand lac; sa largeur, la rapidité du courant, tout annonce qu'il y passe une grande masse d'eau, *Green Bay Lake* est tout tapissé de rochers, comme la baie par laquelle on y pénètre. Plusieurs de ces rochers ne sont recouverts que de quelques pouces d'eau, comme s'ils étaient en embuscade pour surprendre le voyageur inattentif; les autres, avec plus de franchise, apparaissent hors de l'eau et découvrent leur surface lisse, diaprée de jaune, de rouge et de blanc. Ces derniers sont la résidence du noir cormoran, de la criarde et de l'agile mauve. L'énorme pélican au large bec, au vol pesant réclame aussi l'empire de ces lieux, qui, à la vérité, ne semblent faits que pour eux; tout y est de la plus sèche aridité et l'aspect de ce lac a une analogie parfaite avec celui du lac Huron, à l'embouchure de la rivière des Français. Ce lac

est très étroit, mais il se prolonge bien loin vers le nord et forme le grand et impétueux fleuve Nelson. A sept lieues du déroit, un peu vers l'est se trouve la petite rivière aux Brochets. Elle coule entre des rochers arides qui semblent ne s'être écartés les uns des autres, que pour offrir un refuge aux innombrables brochets habitants de ces eaux. A sept lieues à peine aussi en descendant la rivière, on aperçoit un établissement de la compagnie. *Norway House* est on ne peut plus agréablement situé; sur des rochers à la vérité, mais des rochers dont l'aridité forme un charmant contraste avec les petits et verts bosquets qui les séparent; puis la rivière s'élargit en une charmante petite baie qui offre un asile aussi sûr que commode à toutes les berges des différents districts. *Norway House* est un dépôt où quelques brigades sont équipées et où toutes les autres passent pour aller s'équiper à York; en sorte que, pendant l'été, il y a en cet endroit beaucoup de vie et de mouvement. Près du fort, MM. les méthodistes ont un établissement où tout paraît très méthodique, le village et son élégant petit temple sont visités par des *Machkegons*. Je me rencontrai plusieurs fois au fort avec le pasteur de cet aimable petit troupeau. Comme il ne sait pas un mot de français, je ne pus pas jouir des agréments que sa société offre probablement à ceux qui ont l'avantage de le comprendre.

Il est question d'ouvrir un canal entre la rivière aux Brochets et la factorie de York. Je ne crois que difficilement à un pareil projet, mais si le gouvernement l'assécutait, il rendrait un service important à la Rivière-Rouge. Tout ce qui s'y trouve actuellement s'y est rendu sur le dos des voyageurs et l'on comprend aisément qu'un pareil mode de transport facilite peu l'importation et surtout l'exportation.

Nous arrivâmes à *Norway House* le 18, un samedi après-midi; nous y trouvâmes la brigade du lac de la Pluie. Quelques-uns des hommes qui la composaient n'avaient point vu de prêtres depuis plusieurs années. Nous leur donnâmes une espèce de mission; puisse-t-elle avoir contribué au bonheur de ces pauvres gens. Sur ces entrefaites, mon cher confrère fut attaqué de la maladie qui avait fait tant de victimes sous ses propres yeux. Heureusement quelques remèdes que nous avions, réussirent à arrêter la dysenterie et après quatre ou cinq jours, il fut en état de voyager. Nous partîmes le 27, nous n'avions que deux berges montées l'une par sept rameurs et l'autre par six; ces berges étaient chargées chacune d'un peuprés cent pièces. Cette fois encore nous étions passagers sur la même embarcation. Sur l'autre se trouvait M. McKenzie bourgeois de l'île à la Crose, et en charge de la rivière aux Anglais, puis son fils qui est à la tête de l'un des postes du même district. Ces deux messieurs parlent facilement le français. Les regards qu'ils eurent pour nous et leur bonté nous rendirent leur compagnie pleine d'agréments. Nous remontâmes la rivière aux Brochets et après avoir de nouveau franchi *Green Bay Lake*, nous passâmes plus d'une journée au déroit où nous avions déjà été dégradés. Le 30, nous entrâmes dans le lac Winipik, puis longeant le bord-nord, nous vîmes ce qu'on appelle les écores. Pendant plusieurs lieues, la côte est coupée verticalement et très-élevée en sorte que cet endroit devient dangereux quand on y est surpris par le vent. Les voyageurs redoutent beaucoup cet accident. Le soir nous campâmes dans la petite île McIntosh, c'est le nom d'un bourgeois de la compagnie du nord-ouest. Lois des rivalités de cette compagnie avec celle de la Baie d'Hudson, les deux parties donnèrent de bien tristes échantillons de ce que peut l'esprit d'intérêt qui n'est retenu par aucun frein. A cette époque on se pillait, on se battait, on s'emprisonnait mutuellement, le tout au grand scandale des Sauvages qui étaient et les témoins et les victimes de ce misérable amour du gain. Le bourgeois dont il est ici question, fut arrêté par les employés de la Baie d'Hudson et on l'emmena prisonnier. Ceux qui le conduisaient campèrent dans la petite île dont je vous parle, tout exprès pour prévenir son évasion, mais cette précaution fut vaine. A la faveur des ténèbres, M. McIntosh parvint à s'échapper de l'île, gagna la terre ferme tantôt à la nage, tantôt à gué, franchit la baie à laquelle il a aussi donné son nom; puis après trois jours de marche, sans autre nourriture ou compagnon que le désir qu'il avait d'échapper à ses ennemis. Il rejoignit les siens au Grand Rapide. Le vent nous retint près de trois jours sur cette petite île. L'eau, soulevée par l'impétuosité du vent, nous força deux fois à déplanter nos tentes et à la fin nous n'avions à la surface de l'île que l'espace absolument nécessaire pour nous loger. Le dimanche nous eûmes tout le loisir possible de faire l'office divin notre basilique retentit de nos chants d'allégresse et des instructions que nous donnâmes à notre petit peuple. Sur le soir, le vent s'éleva un peu calmé, nous quittâmes sans regret l'île McIntosh. Pour réparer le temps perdu, nos hommes furent forcés de ramer toute la nuit et le lendemain à midi nous arrivâmes au Grand Rapide formé par la rivière Siskatewan. À l'endroit où elle se décharge dans le lac Winipik. Cette rivière est un des grands cours d'eau de notre Amérique. Elle prend sa source au pied des Montagnes Rocheuses, à plusieurs centaines de lieues de son embouchure. Nous pûmes cette fois plus qu'ailleurs encore voir quelle est la misère du voyageur. Les trois quarts à peu près de ce rapide se montent au cable par demi-charge. Celui qui tient le gouvernail reste à son poste, le devant de la berge s'arme de sa longue perche, les autres hommes vont avec leurs colliers s'atteler sur le cable où ils halent de toutes leurs forces. Il est pénible de voir des hommes condamnés à un travail qui bien certainement n'appartient de droit qu'aux robustes bêtes de somme. Je fis alors des réflexions sur le sort de ces hommes. Nous sommes tous fils d'un même père, et pourtant qu'elle distance il y a entre un pauvre voyageur attelé ainsi sur un cable et un riche heureux qui étale sa prétendue grandeur aux yeux des habitants d'une cité opulente!

Nos pauvres hommes ne laisseront le collier que sur les huit heures, ce qui leur fera 27 heures de travail le plus pénible, sans une seule minute de sommeil et avec un seul repas pris bien à la hâte. Il est vrai que furent

une fatigue exceptionnelle; mais il faut avouer que c'est une de ces exceptions qui suffisent pour montrer clairement la rigueur de la règle générale. Le lendemain il s'agissait de faire portage pour passer le reste du rapide. Quand l'eau est trop forte comme en cet endroit, il faut traîner les berges par terre et ce n'est pas bagatelle. Heureusement qu'il se trouva là quelques Sauvages qui prêtèrent main forte à notre équipage. Une vingtaine d'hommes attelés encore sur un cable suffirent à peine à cette manœuvre. Vint ensuite le port des pièces, ce qui se fit comme dans les voyages en canot. Je ne prétends point donner des avis, mais il me semble, dans mon humble opinion, que quelques chevaux ou bœufs, placés en cet endroit pour l'été, épargneraient à l'espèce humaine une misère qu'elle n'a pas besoin d'ajouter à tant d'autres qui sont son apanage. Il fallut plus de douze jours pour passer ce rapide qui n'a pas certainement deux lieues. Nous nous rembarquâmes et commençâmes à remonter la rivière, qui pendant plusieurs lieues n'est qu'une suite de rapides dont l'un nécessite un petit portage. Après quelques lieues nous arrivâmes à un lac dont les bords agréables semblent à inviter les hommes à le tirer de l'abandon dans lequel il est laissé. Ce lac peut avoir une douzaine de lieues sur deux on trois de largeur; l'eau en est très limpide; sa profondeur commune est de douze brasses. Nos pères lui donnèrent le nom de lac Bourbon; mais les Anglais essentiellement constitutionnels ont changé ce nom monarchique en celui de *Cedar Lake*. Nos voyageurs Canadiens, plus amis de la légitimité, le lui conservèrent toujours. C'est avec le lac Dauphin les seuls vestiges de la puissance française en ces contrées. En haut du lac Bourbon l'eau de la Siskatewan perd cette limpidité qu'elle avait empruntée à son aimable hôte, elle devient alors bourbeuse, désagréable au goût et même insalubre; ceux qui en boivent sont habituellement sujets au goitre. Les bords de cette rivière, (dans la partie que j'ai vue), sont excessivement bas, point ou presque point de terre cultivable, que très-peu de bois d'une qualité bien médiocre, partant des marais qui font de cette partie un pays inhabitable. Cette rivière se gonfle tout à coup vers le 15 juillet. Cette crue subite des eaux est due sans doute à la fonte des neiges dans les Montagnes Rocheuses. L'eau en est très rapide, mais peu profonde, elle dépose une quantité considérable de terre qui s'amoncelle en certains endroits et forme autant de batteries très nuisibles à la navigation. Le 10, nous passâmes au Pas (1). C'est une des missions catholiques. C'est en s'y rendant que M. Davreau perdit la vie, et l'été dernier, M. Laffèche y passa six semaines; mais le peu de zèle des Sauvages et l'extrême rareté des missionnaires forcèrent Monseigneur de renoncer à ce poste, du moins pour un temps; c'est une triste nécessité dont l'hérésie saura profiter. Nous vîmes quelques personnes qui nous montrèrent combien elles sont peu dignes du bienfait qui leur a été offert en vain pendant plusieurs années. D'autres au contraire témoignèrent à M. Laffèche, les larmes aux yeux, combien il leur était pénible d'être privés de leur missionnaire. Ce spectacle était bien fait pour ébranler, mon zèle confrère n'y fut pas insensible. Il leur promit que Sa Grandeur penserait à eux, qu'ils ne seraient pas longtemps sans secours; mais que pour lui son devoir l'obligeait à aller porter ailleurs la bonne nouvelle. Il y a un pas un ministre anglican. Ce Monsieur je crois, n'en a pas un grand nombre de son côté; mais il a plus d'argent que nous, et le bien qu'il fait aux Sauvages, lui en gagne quelques uns. Le zèle des associés de la propagation de la foi est admirable mais il est pénible de le voir au dessous de celui de nos frères séparés. Les missionnaires catholiques sont dénués de ressources qui seraient très utiles au milieu de Sauvages aussi pauvres que grossiers.—A continuer.

NOUVELLES DE ROME.

Rome, 4 avril 1849.

L'issue de la bataille de Novarre, connue à Rome le 29 mars, a ramené les scènes honteuses dont j'avais été témoin lors de la première guerre. Aussitôt que la défaite de Charles-Albert a été certaine les misérables qui, après l'avoir poussé à rompre l'armistice, l'avaient indignement abandonné, se sont mis à crier à la trahison. Vainement l'adresse des chambres montaises nous a apporté l'expression de leur respect, de leur dévouement et de leur sympathie pour leur malheureux roi; vainement les bulletins nous ont fait connaître le courage héroïque et désespéré que Charles-Albert et ses fils avaient montré sur le champ de bataille, rien n'a pu éteindre ces nausées dégradées, et aujourd'hui encore la faction fait ériger par les rues: *Il tradimento di Carlo-Alberto; Carlo-Alberto traditore*. En présence de tant d'injustices et d'ingratitude, on ne se sent plus la force d'insister sur les fautes commises dans ces derniers temps par l'infortuné roi de Piémont. Du reste, les fautes accusations dont il est victime ne se trouvent pas seulement dans la bouche des enfants perdus du parti; le mot d'ordre a été donné par nos nouveaux triumvirs, et une proclamation datée du 30 mars, signée Carlo Armellini Giuseppe Mazzini et Aurelio Saffi, après avoir rapporté avec force injures contre Charles-Albert, une dépêche mensongère imprimée aux journaux de Gènes, se termine par ces mots: "Le dernier prestige est tombé. Le principe monarchique est condamné. Dieu et le peuple, qui ne transigent pas, triompheront."

Nous avons ici cinq ou six milles Lombards qui n'ont pas peu contribué aux désordres de Rome; ils affectaient le courage le plus audacieux, ils demandaient la guerre avec

plus de fureur que personne. L'armistice rompu, il est arrivé un commissaire lombard pour enrôler les hommes de bonne volonté; il est resté plusieurs jours à Rome; il a provoqué des réunions de ses compatriotes; on a tonné contre Radetzky et les barbares; mais, quand il a fait connaître le but de sa mission, les assemblées sont devenues désertes, et enfin il est parti emmenant avec lui trois hommes de bonne volonté. Les autres, en ce moment se déclarent contre Charles-Albert; ils courent les rues avec ceux qui crient le plus fort à la trahison.—On annonce aujourd'hui qu'un mouvement favorable à Pie IX a éclaté à Bologne, et cette nouvelle importante ne manque pas d'une certaine authenticité, nous avons eu également ici hier et avant-hier dans le quartier *dei Monti*, des collisions entre des soldats et des hommes du peuple; ces démonstrations n'ont pas encore un caractère très-tranché; cependant la politique n'y est peut-être pas tout-à-fait étrangère. Pendant ce temps-là, nos triumvirs et la constituante décrètent le déblaiement de l'ancien Forum (Campo Vaccino) pour y faire un champ de mars, et ils confisquent sur l'Autriche le palais de Venise pour le restituer à la République de ce nom. Mais nulle part on n'apporte plus d'activité que dans la spoliation des églises et des couvents; la Minerve, Saint-Anrea delle Fratte, l'Apollinaire, Saint-Marcel et une foule d'autres, sont occupés par la troupe. Où s'arrêteront ces violences?—Le gouvernement avait espéré produire un grand scandale en ouvrant au public l'ancien palais du Saint-Office, et en exhibant un certain nombre de squelettes tirés pour la circonstance d'un cimetière voisin; mais la supercherie était tellement grossière, que personne n'en a été dupe. L'indignation est générale. S. E.

FAITS DIVERS.

LES FRANÇAIS EN ITALIE.—On assure, dit le *Temps*, qu'il les instructions données par le ministère au général Oudinot lui enjoignent d'établir son quartier-général à Civita-Vecchia, et d'y recevoir le pape, qui doit insulter dans cette ville le siège de son gouvernement. Le Saint-Père, après avoir adressé aux Romains une proclamation qui sera suivie de l'annonce d'une amnistie et d'une déclaration portant le maintien de l'ancienne constitution, attendra quelques jours la dissolution de la République romaine. Si cet événement n'arrive pas, comme on semble le croire, dans un court délai; le pape rentrera dans la ville de Rome sous la protection des troupes françaises, qui y séjourneront plusieurs mois encore. Toutes ces dispositions ont été arrangées par le congrès des représentants des puissances à Gaète.

SIXIÈME.—Un malheur affreux a eu lieu, le 31 mars, à Saint-Bernard. Plusieurs voitures, sur lesquelles se trouvaient soixante-quatre personnes, dont trente soldats suisses, qui avaient servi dans l'armée du pape, ont roulé dans un profond abîme. Vingt-quatre hommes et trente chevaux ont été tués sur le coup. On compte, en outre, un grand nombre de blessés.

LOUIS XVII.—Un singulier procès va s'engager devant le Tribunal civil de la Seine. L'exploit introduit d'instance est fait, à la date du 29 mars dernier, à la requête de Charles de France, ci-devant duc de Normandie, connu dans tout le monde par le fait de circonstances indépendantes de son acte de naissance, sous les prénoms et nom de Étienne-Louis-Hector-Alfred, ex-héritier de Richemont, demeurant à Paris. La situation est donnée "à dame Marie-Thérèse-Charlotte de France, ex-duchess d'Angoulême, demeurant à Frohford, près Vienne (Autriche)". Il s'agit du titre de Louis XVII que réclame le requérant.

VÉNÉZUELA.—Des nouvelles assez récentes de ce pays nous apprennent que l'agitation, un moment calmée, commençait à s'y produire encore une fois. La province de Cumana continue à tenir tête au président Monagas; des arrestations politiques ont eu lieu et dans le nombre on cite celle du vice-consul de France contre laquelle M. d'Hautrive, notre ministre à Caracas, a énergiquement protesté.

D'un autre côté des dissentiments ont éclaté entre le général Monagas, le congrès et le vice-président Guzman. Au mouvement conservateur, vaincu tout récemment, paraît devoir succéder un mouvement progressiste dont le dernier serait le chef. Au milieu de ces conflits, le gouvernement aux abois, se trouve sans argent et l'on parle d'une taxe dont serait avant peu frappé le cacao. Courrier.

HAÏTI ET SANTO DOMINGO.—Des avis de la république dominicaine des derniers jours de mars nous apprennent que le président Soulouque a remporté des avantages signalés sur ses adversaires. A la suite d'un combat sanglant, les troupes haïtiennes sont entrées dans les villes de San Juan et Las Matas. Dans un ordre du jour daté de ce dernier le 19 mars, le président Soulouque s'exprime ainsi: "Je ne consentirai ni souffrir qu'il existe sur ce sol aucun autre gouvernement que celui de la république haïtienne, une et indivisible. J'ai juré par mon épée et par la constitution de maintenir l'intégrité du territoire, et je serai fidèle à mon serment." Ce langage annonce l'intention de ne s'arrêter que dans la ville même de Santo Domingo. On s'y attendait en effet d'un moment à l'autre à une attaque décisive. Idem.

HAÏTI.—La barque *Silvius*, arrivée avant-hier à Boston, apporte des nouvelles du Cap-Haïtien du 20 avril. Elles annoncent une victoire du président Soulouque sur les Dominicains, livrée près d'Asena, et dans laquelle ces derniers ont essuyé une déroute complète. L'armée victorieuse n'était plus qu'à seize milles de Santo Domingo. Idem.

M. C. WET.—Le patriarche de l'Haïrie vient d'acquiescer le fameux temple de Nauvoo qui appartenait naguère aux Mormons, et douze acres de terrain renfermant diverses constructions, le tout moyennant la somme de \$4,000. Nous verrons ce que deviendra ce nouvel essai de colonisation communiste. Idem.

CONCILE CATHOLIQUE.—La réunion triennale des prélats catholiques de l'Union doit avoir lieu ces jours-ci, à Baltimore. L'accroissement notable de la population qui s'est fait la religion romaine, durant les trois dernières années, donne un intérêt tout spécial à cette solennité, qui excite de

(1) C'est une corruption du mot Sauvage *Paskovya* qui veut dire: terrain élevé; ce nom vient de ce qu'en cet endroit la côte est assez élevée et forme avec le lac un contraste qui n'a pas échappé à l'œil observateur des Indiens.